

## La tortue pédagogique (2)

### Une autre heure de cours en seconde

Mercredi, avec les élèves de 2<sup>de</sup>, nous avons bien travaillé, me semble-t-il. Et pourtant, nous n'avons pas « fait » grand-chose. Nous étudions, depuis le début de l'année, le poème « Après trois ans » de Verlaine. Vous rendez-vous compte ! Déjà neuf heures de cours de français, et nous sommes toujours sur le même texte !

Et le professeur de sourire... Si vous saviez qu'il compte bien y passer encore de nombreuses heures. Oooh ! Mais les élèves doivent se lasser !

Ouais. Eh bien non. Les élèves ne se lassent pas : ils ont toujours quelque chose à apprendre. Voyons donc précisément ce qui s'est passé dans les 55 minutes de cours mercredi matin.

Pour commencer, cinq minutes de « rituel » d'entrée. Pendant que je fais l'appel, règle les problèmes administratifs (absences, punitions, et éventuels rappels à tel ou tel), les élèves doivent s'entraîner à l'autodictée du poème prévue la semaine prochaine. Mais ce travail ne pouvait être efficace que parce que les élèves avaient appris le poème préalablement, pour une récitation en groupes. Laquelle récitation ne pouvait être efficace, c'est-à-dire utile pour *tous* les élèves, que parce que nous avions pris le temps auparavant de leur montrer comment apprendre un poème, et que pour ce faire, nous avions appris ensemble, peu à peu (une séance complète, plus, deux ou trois fois les dix premières minutes consacrées à cet apprentissage), les deux quatrains. Lequel apprentissage n'avait été possible utilement que parce que nous avions entamé cette « séquence » par la dictée, corrigée vers à vers, du poème — *quī scripsit bis lēgit*.

Mais cela à mon avis n'aurait pas suffi. Je leur aurai récité le poème une demi-douzaine de fois au total, expliqué les mots et le sens du poème en réalité au moins autant de fois sous différents prétextes — non que je les prisse pour des débiles, mais parce que le vocabulaire, l'attitude et les émotions de Verlaine sont d'une certaine façon à une distance considérable de leurs habitudes d'immédiateté et de non-pensée, parce que le goût pour la contemplation ne vient pas en un quart d'heure.

Bon... avouons que ces cinq premières minutes ont pu durer en réalité dix minutes ; mais vous n'imaginez pas combien le temps passe vite dans un cours de français ! D'autant que le temps bref consacré à répondre aux pertinentes questions des élèves qui avaient commencé à préparer leur DM à rendre le lendemain et à rappeler la nécessité d'avoir le premier tome des *Misérables* au début de la semaine prochaine a sans aucun doute bien duré cinq minutes.

Nous avons ensuite travaillé sur les allitérations dans le vers 7 (« Le jet d'eau fait toujours son murmure argentin »). Voilà une chose délicate, me direz-vous. Quoi de plus difficile en effet que le repérage et l'interprétation des allitérations ? C'est bien la raison pour laquelle ce travail est mené précautionneusement. D'abord, et cela pourrait paraître étonnant à qui n'a pas enseigné dans les lycées des années 2010, à qui n'a pas sondé les connaissances réelles des lycéens, ce travail a nécessité une étude préalable de la notion de consonne, et donc de celle de voyelle, et donc de celle de syllabe : d'une part, il faut préciser la connaissance naïve qu'ils pourraient en avoir — les voyelles graphiques ne sont pas les voyelles phonétiques — ; il faut d'autre part penser aux élèves de plus en plus nombreux qui en réalité n'ont même pas la liste « a, e, i, o, u » en tête ; enfin, il est bon de faire comprendre tant soit peu quelle est la différence réelle entre voyelles et consonnes, afin de s'attaquer plus sereinement aux jeux phonétiques dans un poème. Ensuite, l'analyse des allitérations en ce vers a pu être menée de façon un peu plus autonome par les élèves parce que nous l'avons menée de façon un peu plus dirigée à propos du vers 1. Pour finir, ce travail ne peut être mené avec profit que parce qu'il est accompagné de l'expérience de la récitation du poème, qui implique déclamation, engagement vocal, et « mastication » répétée dans l'apprentissage. Comment mener réellement ce travail si l'on ne s'en donne pas le temps ?

Nous avons donc repris au tableau le « schéma » des consonnes que nous avons établi lors du cours précédent pour ce vers. À ce propos, peut-être me trompé-je, mais il me semble que l'interruption de l'analyse à point crucial n'a pas que des inconvénients : l'effort intellectuel qui permettait de dégager les consonnes de l'ensemble du vers — il fallait faire attention au fait que le -j- était la même voyelle phonétique que le -g- de « argentin », que le -n- des nasales n'est pas une consonne — pouvait profiter, pour certains, d'un temps de repos, de sédimentation, afin que l'interprétation se fasse sur des faits bien établis pour eux ; d'autre part, le fait que je récrivisse au tableau le schéma des consonnes a permis à ceux qui n'étaient pas parvenus à avoir l'esprit suffisamment acéré lors de la fin du cours précédent de mieux saisir la différence entre consonnes graphiques et consonnes phonétiques — deux ou trois élèves ont à nouveau proposé un -n- graphique comme consonne, ou se sont insurgés contre l'assimilation des -j- et du -g- graphique.

Tiens, trois minutes de passées — au plan pédagogique non pas perdues au contraire bien investies. Nous repérons ensuite une répétition de -r-, de -j-, et la symétrie des -tjr-/-rjt- autour du « murmure », en veillant à démontrer leur caractère remarquable. Un bon quart d'heure de passé. Nous notons et comprenons la définition de l'allitération, qui nous permet de repartir, après le repérage des allitérations, sur leur interprétation. Il ne nous reste qu'une vingtaine de minutes, qui ne seront pas de trop pour leur apprendre à faire le lien entre son et sens, en leur montrant comment on peut se demander quel rapport on peut trouver entre la répétition d'un phonème et le sens

des mots qui portent cette répétition (jet d'eau – toujours – argentin, par exemple) pour trouver par exemple que l'allitération fait écho du sémantisme de l'un des mots dans les autres, en les amenant à mettre véritablement en rapport la voix et le sens, par l'expérimentation vocale : nous avons ainsi analysé deux allitérations sur trois, *et* noté une première fois le point de méthode qu'on peut commencer à saisir à partir de ces deux exemples, et qu'on réactualisera lors de la séance suivante en analysant la troisième allitération repérée.

Voilà. C'est la sonnerie. L'heure a été bien remplie, nous ne sommes pas ennuyés, pas plus les élèves que moi-même, nous avons véritablement touché du doigt ce qu'est la littérature... et nous avons encore de nombreuses heures de travail devant nous autour du poème de Verlaine.

*Nicolas Lakshmanan*, le 16 septembre 2016